



# AU BOUT DE LA CONFIANCE ET DE LA GRATUITÉ

Anne-Marie CHAPLEAU

Professeur,  
Institut de formation théologique  
et pastorale de Chicoutimi

 Pistes de réflexion p.25



 Liminaire

Deux logiques se croisent dans l'Évangile selon Marc : celle du Royaume de Dieu, incarnée par Jésus, et celle des visées humaines. Cet article s'emploiera à la fois à examiner certaines de nos voies sans issue et à montrer, par quelques exemples, comment Jésus, misant toute sa vie sur la confiance et la gratuité, nous invite à le suivre sur ce chemin étroit, où se creuse sans cesse la foi.

Le projet du second évangile est peut-être bien de faire retentir en tous lieux et temps l'invitation que Jésus lança autrefois : « Le moment favorable est rempli et le Règne de Dieu est proche ; changez d'esprit<sup>1</sup> et croyez en l'Heureuse Annonce<sup>2</sup> » (Marc 1, 15). Oui, croire exige de renoncer aux vieilles mentalités mortifères. Mais encore faut-il prendre conscience de la *posture* singulière de Jésus et de la distance qui nous en sépare. Suivons donc son parcours, au fil du récit que nous offre Marc.

## La Parole fondatrice

À son baptême, Jésus perçoit, venant des cieux déchirés, une voix céleste qui s'adresse à lui seul, mais que nous aussi pouvons entendre : « C'est toi, mon Fils, le Bien-Aimé, tu as toute ma faveur » (Marc 1, 9-11). Cette parole fondatrice l'établit dans la posture confiante de Fils bien-aimé du Père ; il n'en dévierait jamais. Après avoir affronté Satan et réaffirmé son choix fondamental (1, 12-13), il se met à proclamer l'Heureuse Annonce de Dieu (1, 14). Mais chacun l'entend à partir de ses méprises et de ses résistances.

Comme ce lépreux, par exemple (Marc 1, 40-45) : « Si tu veux, tu peux me purifier » supplie-t-il Jésus. Ce dernier réagit avec colère à cette requête (1, 41<sup>3</sup>). Pourquoi ? En disant à Jésus « tu peux me purifier », il projette sur lui un pouvoir que lui-même ne veut ni revendiquer ni usurper. Alors, il ne répond pas « je te purifie », mais « sois purifié ». Il sous-entend ainsi que Dieu est l'agent véritable de la purification. Mais le lépreux, une fois obtenue la purification demandée, n'en a cure d'écouter Jésus, de se taire ou d'aller au Temple. Il rate ainsi l'occasion de témoigner silencieusement du rôle de Dieu dans cette affaire. Pire, en parlant à tort et à travers de Jésus comme d'une machine distributrice de miracles, il force celui-ci à fuir les foules au désert (1, 40-45), car il ne peut plus proclamer l'Heureuse Annonce. C'est pourtant bien pour cela qu'il est « sorti » (1, 38).

Alors, Jésus parle du Royaume, le décrit avec des images, le raconte en paraboles. Mine de rien, il lance ses petites histoires le long de la vie de ses

interlocuteurs, espérant qu'elles écartent les épines qui empêchent la Parole de se frayer un chemin jusqu'à eux (Marc 4, 3-9). Mais on peut demeurer coincé dans ses vieilles certitudes. Les gens de Nazareth, étonnés par sa sagesse et ses actes de puissance, se posent tout d'abord d'excellentes questions : « D'où cela lui vient-il ? Quelle sagesse lui a été donnée ? » (6, 1-6). Mais ils regagnent prestement la terre apparemment ferme de leurs vieux savoirs : il est « le fils de Marie » (v. 3). D'autres, au lieu d'accueillir l'inouï qui les conduirait ailleurs, concluent à son sujet : « Il a Béalzéboul » (3, 22). Un riche s'agrippe à ses richesses (10, 22), d'autres à leurs règles de pureté et à leur interprétation rigide et aveugle de la Loi (7, 1-13). Pierre, lui, parle à partir d'un imaginaire formaté par l'espérance messianique de son époque quand il déclare à Jésus : « Tu es le Christ » (8, 29). Mais il va se braquer lorsque celui-ci annonce ensuite sa passion (8, 32). Pour Pierre, le Christ (ou Messie) devait être puissant et fort, et bouter dehors les Romains.

 Pour aller plus loin

<sup>1</sup> Le verbe grec *metanoiète*, souvent rendu par « convertissez-vous », renvoie étymologiquement à un au-delà de la pensée.

<sup>2</sup> Cette expression, comme aussi, « Bonne Nouvelle », traduit le mot « Évangile ». Elle sera préférée parce qu'elle rend mieux compte du dynamisme inhérent à l'Évangile. Une « annonce », en effet, est une action en cours, tandis qu'une « nouvelle » renvoie plus facilement à un événement déjà clos.

<sup>3</sup> Les manuscrits anciens présentent des variantes de ce passage : « en colère » ou « ému de compassion ». Il est vraisemblable de penser que la version la plus ancienne devait être « en colère » et a été corrigée par des copistes qui ont jugé cela incompatible avec l'image qu'ils se faisaient de Jésus.



▲ *Compassion du Père*, détail, Paris, début du XVII<sup>e</sup> siècle, Écouen, musée national de la Renaissance

## Pour nous libérer de nos errances

De leur côté, Jacques et Jean rêvent de partager la gloire future de Jésus (*Marc* 10, 37). Ils sont prêts à tout pour y arriver, y compris boire la même coupe que lui (10, 39). Mais ils font fausse route. Leur sacrifice ne serait pas un don, mais un investissement pour obtenir l'objet de leur convoitise. Jésus, lui, n'habite pas ce monde des objets. Il explique : « Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup » (10, 45). Toute sa vie est un don. Il va bientôt la donner, payer la rançon de tout ce qui nous fait errer dans les labyrinthes sans fin de nos désirs déviés. Marc appelle « le Satan », *l'adversaire*, celui qui réclame cette rançon – qui n'est surtout pas Dieu<sup>4</sup> – mais bien la personnification de nos obscurités.

À la Cène, Jésus redit le don en question : « Ceci est mon sang, celui de l'Alliance, qui est répandu en faveur de beaucoup » (*Marc* 14, 24). Il propose ainsi une interprétation différente de celle que d'autres formuleront bientôt quant à sa mort : la réduction au silence d'un blasphémateur (14, 64), la mise hors d'état de nuire d'un faux roi (15, 2-32), le dévoilement de l'impuissance d'un prétendu « Christ » (15, 32). Le drame est ainsi maquillé en acte de justice. Personne ne le soutient, pas même ses disciples.

## Pour aller plus loin

<sup>4</sup> Voir François VOUGA, *La religion crucifiée. Essai sur la mort de Jésus*, Genève, Labor et Fides, 2013, p. 162-177.



“ Peut-être nous faut-il encore et encore relire cet évangile depuis le début pour avancer un peu plus sur cette spirale où se creuse sans cesse la foi. ”

Sur la croix, Jésus boit jusqu’au fond la coupe de la solitude et de l’abandon. Lui, le Fils, adresse à Dieu, et non à son Père, ses derniers mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné? » (*Marc 15, 34*). Cependant, cette plainte est la reprise de la supplication du juste persécuté<sup>5</sup> du Psaume 22 (21). Un dernier cri et c’est fini; au bout de son chemin, il y avait la mort. Mais est-ce tout?

### Au bout de la confiance, la fidélité<sup>6</sup>!

Depuis la sixième heure, des ténèbres (*Marc 15,33*<sup>7</sup>) ont envahi toute la terre, signe que Quelqu’un d’autre, malgré les apparences, prend son parti, reçoit son don à nul autre pareil ultime, accueille l’hommage de sa confiance. De plus, par la déchirure irréparable du rideau du Temple, Dieu manifeste qu’il abolit pour de bon le système si compliqué qui régulait l’accès à sa présence (15, 38). Puis le centurion s’exclame : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu » (15, 39). Qu’il dise cela précisément à ce moment est hautement significatif! Le don de Jésus embrasse dans sa gratuité le monde entier! Car lui, l’officier romain, représente à la fois le païen impur, qui ne pouvait dépasser le parvis des Gentils dans le Temple, et le pouvoir d’oppression qu’un Messie digne de ce nom aurait dû abolir. Mais le voilà qui, le premier, reconnaît Jésus comme « Fils de Dieu ». Peut-être n’est-il pas conscient de la portée de ses paroles, mais nous lecteurs qui avons assisté au baptême de Jésus (1, 9-11) en comprenons

que le duo Père-Fils ne campe pas du côté de la puissance, du pouvoir et de la gloire, mais du côté de l’humilité et de l’impuissance. Est-ce tout? Non, pas encore!

### Terminer la lecture pour mieux la reprendre!

La version primitive de *Marc* s’achevait au verset 8 du chapitre 16, avec la mention de la peur des femmes. Loin de les convaincre que Dieu a répondu à la fidélité de son Fils par la sienne en le relevant de la mort, les paroles du jeune homme en blanc les jettent littéralement hors d’elles-mêmes. Leurs corps sont incapables d’absorber immédiatement le choc. D’ailleurs, comment admettre que quelqu’un ait traversé la mort? Comment entrer dans un regard tout autre sur Dieu et sur son Christ? Cela soulève pour nous les enjeux du fondement et de l’orientation de notre vie : la réussir à la force du poignet, en comptant (surtout ou juste) sur nous-mêmes? Ou, comme Jésus, la risquer en la confiant à un Autre? Remplacer la compétition par le don et la relation? Pas simple! Il faut du temps pour y consentir et cela n’est jamais accompli une fois pour toutes! L’invitation à « changer d’esprit » (*Marc 1, 15*) demeure éminemment pertinente et peut-être nous faut-il encore et encore relire cet évangile depuis le début pour avancer un peu plus sur cette spirale où se creuse sans cesse la foi. C’est vraisemblablement ce à quoi le jeune homme en blanc invite les femmes lorsqu’il les enjoint à se rendre en Galilée pour voir Jésus (16, 7), là où a commencé la prédication de l’Heureuse Annonce.

### Pour aller plus loin

<sup>5</sup> Jean-Noël Aletti montre comment les récits de la Passion sont truffés d’allusions aux justes des Psaumes, persécutés de tous, mais reconnus par Dieu. Voir Jean-Noël ALETTI, *Le Messie souffrant. Un défi pour Matthieu, Marc et Luc*, Lessius, 2019, p. 41-66.

<sup>6</sup> Le même mot grec, *pistis*, peut se traduire tout aussi bien par « foi », « fidélité » ou « confiance ».

<sup>7</sup> La journée est à l’époque divisée, de l’aube au crépuscule, en douze heures. La sixième heure correspond au zénith (midi) et la neuvième heure à 15 heures.

